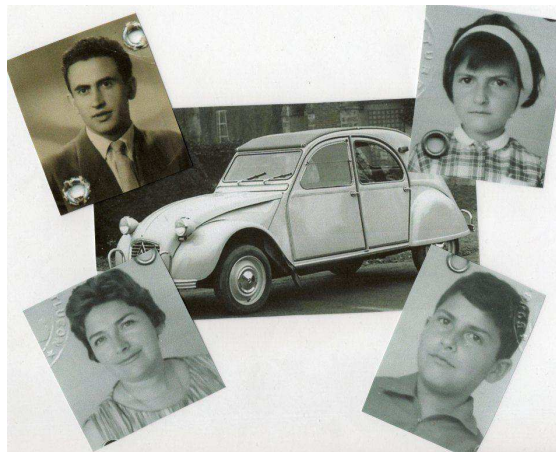


1963 : notre premier voyage en Espagne

par Lucette Sancho

Je m'appelle Lucette, je suis française, veuve de Joaquín (Quini) Sancho. Mon mari était fils de Républicains exilés en France en 1939. Nous nous sommes mariés en 1952 à Montluçon (Allier).

Jusqu'en 1963, mon mari était apatride, vu qu'il n'avait pas reconnu le gouvernement franquiste. Ce n'est qu'en 1963 qu'il a obtenu la nationalité espagnole. Il est né dans une famille paternelle et résidant en Espagne, côté et côté maternel aux Lérida. Ce fut pour nous grand périple et de cette époque. Nous avons par Roberto, le frère de rendu en Espagne l'année a bien aidés.



La famille Sancho et la 2 CV

Ce s'est décidé à opter pour avait envie de connaître maternelles, toutes paternel en Estrémadure Asturies, à Madrid et à l'occasion de faire un découvrir l'Espagne à suivi un itinéraire tracé mon mari, qui s'était précédente, ce qui nous

Départ de Montluçon en 2 CV, au mois d'août 1963

Les 4 Sancho, sommes partis avec notre petite tente, au cas où ne trouverions pas d'hôtel « sans étoile » et un petit réchaud à gaz. La tente et le réchaud n'ont pas servi, car nous avons toujours été hébergés, soit dans la famille, soit à l'hôtel car à cette époque, le coût de la vie en Espagne nous permettait ce luxe.

Arrivés à la frontière à Port Bou, nous avons fait la queue à la première pompe espagnole au moins une heure, car tous les Français faisaient le plein à cause du prix de l'essence, très bon marché et la grande attraction était de voir le pompiste pomper, car c'était encore manuel. Nous voilà sur le sol espagnol que la famille Sancho a quitté 24 ans plus tôt. Le village suivant devait être Las Illas, A l'heure du déjeuner, au moins 15 heures, l'heure espagnole pour déjeuner, tout le monde avait très faim. Nous avons décidé de faire un petit pique-nique car le soir nous voulions coucher et dîner à Barcelone. Il y avait une petite épicerie et j'ai proposé à mon mari qui parlait espagnol, d'aller nous acheter de quoi casser une petite croûte. Il n'a rien trouvé de mieux que revenir avec des œufs, il voulait que je fasse une omelette au bord de la route... Il est donc reparti et revenu avec du jambon et des fruits. C'était déjà mieux.

Nous reprenons la route pour Barcelone, faisant de fréquents arrêts, car l'essence espagnole n'était pas chère, mais de mauvaise qualité et cela bouchait un gicleur de notre 2 CV. Quini mettait ses gants en cuir de Saint-Gobain, soulevait le capot et « soufflait dans le bidule ».

Arrivés à Barcelone, nous avons trouvé un hôtel correct très sympa, et après avoir déposé les bagages nous sommes allés dans un beau restaurant pour déguster une paella. Nous avons faim et je me souviens que nous avons commandé une entrée, et le serveur nous a regardés bizarrement.

Effectivement, la paella pour 4 était énorme et Brigitte mangeait comme un oiseau. De retour à l'hôtel, nous avons couché les enfants, en les laissant sous la garde du propriétaire, toujours sympa. Il avait dit à mon mari : « Ah ! vous avez de la chance d'avoir une femme française ». Je n'ai jamais su ce qu'en pensait l'intéressé !

Nous avons découvert les Ramblas et Quini a eu une petite discussion avec un tenancier de kiosque où il voulait acheter des cigarettes. Vu que nous parlions tous les 2 en français, il a voulu l'arnaquer, ce qui ne lui a pas plu.

Le lendemain matin, nous nous sommes promenés tous les 4 dans Barcelone avant de nous rendre à en visite chez une cousine, Elena, mariée à Nato, fille de Palmira, une sœur de ma belle-mère. Nous avons été très bien reçus. Leur logement était très confortable et nous avons fait de belles promenades en leur compagnie. Nato était LE chauffeur du Gouverneur, mais n'avait pas de permis de conduire ! Le soir, les enfants sont restés avec la tante Palmira et les 2 petites cousines, et nous sommes partis faire la tournée des bars... Nato était très fier de présenter la cousine française. Elena était une très belle femme, particulièrement gentille et elle avait une voix superbe. Dans un énième bar, quelqu'un lui a demandé de chanter, ce qu'elle ne faisait jamais en public, mais pour faire plaisir à Quini, elle a chanté. C'était sublime. Et comme dans tous les bars, il y a des « qui ont trop bu » et un en particulier, qui voulait absolument que je chante et parlait « avec les mains ». Nato a été plus rapide que Quini et l'a étendu raide. Fin de l'épisode.

Il était environ 5 heures du matin, nous avons décidé de rentrer et Nato a demandé de conduire la 2 CV. Nous nous sommes retrouvés dans un grand marché de fruits et légumes où de nombreuses caisses ont été renversées. On se serait cru au cinéma. Retour sans dommage à l'appartement et là, Nato et Quini avaient une petite faim. Nato ouvre le réfrigérateur pour voir ce qu'il y avait de comestible et renverse une grande boîte d'anchois à l'huile et nous nous sommes retrouvés tous les 4 par terre en train de manger les anchois. Nous avons toujours gardé un bon souvenir de Lérida, jolie ville de Catalogne.

Mes souvenirs du départ sont un peu confus, mais Quini et moi avons eu beaucoup de joie à connaître ses cousins qui hélas sont morts jeunes tous les deux, peu de temps après.

L'étape suivante a été Madrid, où nous sommes restés plusieurs jours. Installés chez Carmina, sœur d'Elena, mariée à Ginés. Ils avaient 3 enfants, tous adorables. Il faisait très chaud à Madrid et il y avait des coupures d'eau régulièrement ; nos cousins qui avaient une grande baignoire l'avaient remplie pour se constituer une réserve, mais ne nous avaient rien dit. Après les présentations d'usage, je demande si je peux aller aux toilettes et oh surprise, la baignoire était remplie. J'ai beaucoup apprécié de prendre un bon bain. J'ai bien vidé la baignoire et l'ai laissée bien propre. Je les ai remerciés pour leur délicate attention, mais j'ai compris qu'il y avait un problème quand j'ai vu leur tête. C'était la réserve d'eau pour la journée. J'étais mal.

Le soir, nous sommes partis en « safari » dans Madrid avec Carmina et Ginés qui nous ont présentés à leurs amis. Nous sommes ensuite allés chez la tante Fermina, une sœur de ma belle-mère, qui tenait un « kiosco » sur l'avenue del Retiro, une très grande artère de Madrid où se trouve le très grand parc du même nom. J'y suis allée avec les enfants de tante Fermina et les deux miens.

Le soir, la tante a décidé qu'on mangeait avec eux. Elle a déployé une grande table avec nappe et serviettes et nous avons tous mangé (8) pendant qu'elle continuait à vendre ses glaces. Quini et moi étions un peu gênés mais cela semblait normal, car tout le monde nous souhaitait bon appétit. Nous avons fait aussi la connaissance de la tante Maria, toujours une sœur de ma belle-mère, qui n'avait pas d'enfants. Elle et son mari habitaient dans le même immeuble que la tante Fermina et sa famille, mais elles ne se parlaient pas depuis au moins 15 ans. C'est cependant elle qui nous a accompagnés chez sa sœur. Peut-être ont-elles renoué des liens après notre départ...

Le seul point noir à Madrid, c'est le souvenir de la corrida. Ginés croyant nous faire plaisir avait remué ciel et terre pour nous emmener voir une corrida et avait pris des places « a la sombra », places très chères. Une ambiance, une présentation qu'il faudrait voir sans taureau. Quini a été malade, paraît-il que c'était « las tripas ».

Là aussi nous avons fait de belles promenades dans Madrid avec nos cousins tout aussi adorables que ceux de Lérida ; ah oui ! j'avais un peu fait scandale, car je portais un pantalon moulant...

Après quelques jours à Madrid, nous avons pris la route pour l'Estrémadure, pays du père de mon mari. Nous avons traversé des kilomètres d'oliveraies. Il faisait toujours très chaud. A Mérida, nous avons rencontré un frère de mon beau-père, Casimiro, ancien garde civil. Il était à moitié paralysé, sa femme



était assez insignifiante. Ils avaient un fils, Antonio, marié à une belle femme plantureuse et très gentille, et une fille, Antonia, célibataire, infirmière à Séville, venue tout spécialement à Mérida pour rencontrer les cousins de France.

Les jeunes nous ont donné leur chambre, qui était immense. Sur la commode, il y avait un genre de crèche et un berceau avec l'enfant Jésus. Brigitte s'est empressée de prendre le « baigneur » dans ses bras. Il a fallu lui expliquer qui était Jésus. Quini avait

peur d'être tué dans son sommeil, car il y avait un énorme crucifix en bois au-dessus du lit et il tremblait qu'il ne se détache !

Nous avons également été très bien accueillis, tout le monde était très gentil avec nous. Quini a emmené l'oncle chez le barbier et la tante avait tenu à l'accompagner ; au moment de monter dans la 2 CV elle s'est signée ! Paradoxe de l'époque, il y avait une bonne à la maison, mais pas de voiture. Avec notre 2 CV, nous étions très enviés.

Mon beau-père avait un autre frère, qui vivait avec sa femme et 3 de leurs enfants, célibataires (2 filles, 1 garçon), dans la ferme familiale située à Oliva de Mérida, à environ 50 km de Mérida. Nous sommes partis en voiture à Oliva, persuadés de revenir le soir. Mais nous avons mis un temps infini, vu que la route était un simple chemin de terre. Nous sommes arrivés dans l'après-midi, On se serait cru au Moyen Age. Antonia, l'infirmière était avec nous. Le village, écrasé sous le soleil, n'avait ni trottoirs ni rues goudronnées bien sûr. C'était très tranquille, sans aucune voiture, à part celle des téléphones qui était venue une fois. La ferme se composait d'une grande bâtisse très longue, avec des pièces en enfilade et un couloir traversant, jusqu'à une grande cour où se trouvaient le poulailler, qui servait de

lieu « d'aisance » et l'écurie, qui comptait une mule et 3 ou 4 vaches, qui matin et soir traversaient la maison !

Nous avons passé deux nuits dans la ferme et nous occupions deux chambres, avec un rideau faisant office de porte, si bien que le matin la mule passait la tête par la « porte » pour nous regarder, puis continuait son chemin. Ca faisait une drôle d'impression. Au repas du premier soir, nous étions 10 à table et un seul verre. Le cousin Antonio voyant ma réaction m'en a immédiatement apporté un pour moi personnellement. Un peu plus tard, quand j'ai demandé à utiliser les toilettes, Antonia m'a accompagnée jusqu'à une pièce, sans porte bien entendu, m'a tendu un pot de chambre et a attendu que je m'exécute. L'horreur. Par la suite, j'ai préféré aller dans le poulailler, mais comme les enfants, j'avais peur des poules...

Mon beau-père et un de ses frères ont quitté l'Espagne en 1939, respectivement pour la France et le Chili et sont tous deux morts en exil. Depuis 1936, les oliviers étaient exploités par un autre frère. Pendant que Quini discutait affaire avec son cousin, je me suis installée avec les enfants dans une pièce qui faisait office de séjour, où il y avait une machine à coudre et un rocking chair, sur lequel je me suis assise et les enfants se sont amusés à me balancer, de plus en plus vite. Le rocking chair être une pièce de musée où personne ne s'asseyait jamais, si bien que je me suis effondrée et le rocking chair a cassé. Toute la famille est arrivée et moi et les enfants nous étions écroulés de rire.

Le lendemain, Quini est allé avec le cousin Antonio, visiter les oliviers à dos de mule. Ils sont partis pour la journée et les enfants et moi avons du prendre le petit déjeuner devant plusieurs voisines venues voir la Française...



Village de Oliva de Mérida en 1963

Enfin, une cousine, institutrice au village, mariée à un autre frère de mon beau-père, directeur du silo et donc beaucoup plus évolués que le reste de la famille, est venue nous chercher pour nous faire visiter l'attraction et le chef-d'œuvre du village. Devinez quoi ? Le lavoir municipal, où là encore nous étions le point de mire de toutes les femmes du village. Il faisait une chaleur étouffante : au moins 50° à l'ombre et... il y avait peu d'ombre. Si bien que la cousine est entrée dans une maison pour y emprunter un grand parapluie noir, pour nous protéger du soleil. Quel dommage de ne pas avoir eu de caméra. Malgré mon vocabulaire espagnol réduit, j'ai passé des moments agréables et conversé avec cette cousine par alliance qui était très intéressante.

Le soir, Quini est revenu, fourbu par les heures à dos de mule ; il portait un pantalon en toile, assez serré, à la mode de l'époque, dont le fond était tout décousu par ses exercices équestres. Il s'est installé à la machine à coudre et l'a réparé, entouré de toute la famille, ébahie de voir un homme coudre. Il faut dire qu'il était tailleur de métier.

Entre temps, trois gardes civils, intrigués par notre voiture, avaient convoqué Quini, qui à l'époque n'étant pas naturalisé, avait un passeport espagnol, portant la mention « étranger » ; il était déclaré célibataire, vu que notre mariage civil en France n'était pas reconnu par les autorités espagnoles.

(c) Gen-Iberica

J'avais un passeport français où les enfants étaient enregistrés. Donc Quini se rend au Cartel et là s'engage une discussion assez âpre. Les gardes civils voulaient que la femme qui l'accompagnait, moi-même, se rende à leur bureau. Il a immédiatement répliqué en leur faisant remarquer que cette femme et les enfants étaient Français et qu'il allait téléphoner au Consulat. Ils n'avaient aucun droit motivant cette convocation. Les gardes civils se sont rapidement confondus en excuses. Le cousin Antonio qui avait voulu l'accompagner n'en revenait pas.



Le soir, c'était la fête au village. Tout le monde devait s'y rendre, sauf l'oncle et la tante. Mais les 2 cousines et le cousin nous avaient invités. Voyant ma fille Brigitte en short (elle avait 5 ans !), les 2 vieilles filles ont refusé de venir. Au bal et à la buvette, tout le village nous admirait et les gardes civils et le curé sont venus nous saluer !

Entre temps, nous avons été invités à déjeuner chez l'institutrice et son mari. J'étais heureuse, car je croyais qu'il y avait des WC. Eh bien non. Une grande pièce avec de la paille par terre, faisait office de WC. Ne manquaient que les poules... Une domestique nous a servis un très bon repas avec argenterie et un verre par personne.

Nous sommes repartis bien soulagés, pour Mérida, dans un monde plus civilisé.

Nous étions le 14 août et je dis à Quini que nous devrions reprendre la route pour ne pas être là le 15 août, fête très religieuse chez des gens très pratiquants. Quini a fait part de notre décision, en rappelant que nous n'allions pas à la messe. Tollé général, il faut rester « nous allons à la messe très tôt et après on ira pique-niquer à la Charca ». C'était un lac près de Mérida où les gens se réunissaient pour faire la fête. Donc, ils sont tous partis, vêtus de noir, portant mantilles, bas et gants. Au retour, le changement fut total. Chacun s'est habillé normalement et au lac tout le monde était en maillot de bain (1 pièce), et la fête fut bien arrosée.

Nous avons quitté l'Estrémadure pour notre dernière étape, les Asturies, au nord de l'Espagne et pays de naissance de la mère de mon mari. Le voyage fut long et nous avons couché chez des bonnes sœurs dans La Maison du Bon Pasteur. Il n'y avait plus ou pas de chambres d'hôtel. C'était un coin perdu mais nous étions fatigués et voulions nous reposer. Le souvenir que j'en garde est que Brigitte avait une petite boîte à musique qui jouait un seul air : 2 petits chaussons de satin blanc etc. et je revois Quini, au moment de nous coucher, faisant des pointes sur la musique !

Le lendemain, nous sommes arrivés à Castiello de Lué, à la *casa Martínez*, chez les 2 frères célibataires de ma belle-mère qui vivaient dans une ferme avec un chien « Lígero », superbe setter irlandais plein de puces et quelques vaches. Les oncles étaient très heureux de nous connaître. J'ai préparé à manger : du riz à la mayonnaise entre autres. Une anecdote : les cousins de Oliva de Mérida nous avaient donné 2 ou 3 bidons d'huile d'olive de leur récolte, non raffinée. Elle était vraiment verte et sentait très fort. Un bidon s'était renversé dans le coffre de la 2 CV et 2 ans après, cela sentait encore l'huile d'olive... Comme les deux oncles n'avaient pas d'huile pour cuisiner, j'ai fait la mayonnaise avec

(c) Gen-Iberica

l'huile d'olive non raffinée. Ils ont adoré (pas nous) et des années après, ils reparlaient de ce riz que je leur avais fait. Eux nous avaient fait faire par des cousins (car ils sont tous cousins), une *favada*, plat très lourd à digérer. Quini et moi avons du mal à digérer et pour le voyage de retour, nous avons acheté du bicarbonate pour faire passer tout cela.



Notre séjour au village a suivi le même rituel que nos précédentes étapes. Nous avons été présentés à tout le village et commençons à être fatigués.

Des Asturies, nous sommes allés à San Sebastián chez la tante Carmen, autre sœur de ma belle-mère. Le changement de décor fut brutal. La tante Carmen était propriétaire d'un superbe bar dans le centre-ville où toute la gentry se retrouvait. Elle vivait dans un magnifique appartement où nous avons été hébergés pendant trois jours. Cela changeait d'Oliva de Mérida ! La tante Carmen avait trois fils, dont l'un, Aurelio, était un franquiste accompli. Ses premiers mots pour mon mari furent « hola pistolero ! ». Cela commençait bien... La tante Carmen a calmé les esprits et tout s'est bien passé. Le deuxième fils, dont j'ai oublié le nom, était marié avec la fille du commissaire de police. Ils avaient neuf garçons et attendaient le 10^{ème} enfant.

Nous avons fait de belles promenades et j'ai le souvenir en particulier de notre passage au parc d'attraction où j'ai eu la peur de ma vie. J'étais montée avec les enfants dans un manège « serpent de mer » et je me trouvais devant. Et comme sur le rocking chair de la Oliva, les enfants criaient « c'est génial maman ! ». Tout le monde applaudissait.

La tante Carmen était très fière de présenter ses neveux de France, à tous ses amis et connaissances, qui étaient le « gratin » de San Sebastián. Je me souviens être allée chez son coiffeur, « le must » ! Pour la remercier, je lui avais acheté des œillets, les roses étant trop chères. Elle était très touchée et les a mis dans une vitrine, à côté des verres à moutarde « Gondolo » à pois de couleur, apportés l'année précédente par ma belle-mère.

Voici en gros les faits marquants de ce premier voyage en Espagne. Les oliviers ont été vendus et une certaine somme a été divisée en 3, entre belle maman et ses deux fils.

Dans ce quartier résidentiel, « el sereno » passait la nuit et criait : « il est l'heure de dormir ; dormez en paix, je suis là ! ».

D'autres séjours en Espagne ont suivi, mais ce premier voyage m'a permis de découvrir une famille et restera riche en souvenirs dans ma mémoire.